

Littérature québécoise

Numéro 52, juin–juillet–août 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21555ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1993). Compte rendu de [Littérature québécoise]. *Nuit blanche*, (52), 15–23.

KIDNAPPING-PONG

Normand Boisvert

Stanké, 1993, 172 p.; 14,95 \$

«Il fait beau et frais. Comme d'habitude, Réal Ranger se fait chier devant sa fenêtre de cuisine.» Le ton est donné: ce sera un roman cru, mais...

Réal, distributeur de circulaires de son métier, aura bientôt 34 ans. Il n'a jamais baisé avec autre chose que du plastique ou des revues de papier glacé. Écœuré de la vie, il décide de kidnapper une belle fille au hasard, de la violer, de la tuer, puis de se suicider. Après avoir franchi la première étape de son plan, il n'arrive cependant pas à poursuivre son exécution.

Sophie, sa victime, menait sa vie de jeune cadre dynamique à un train d'enfer, seule par choix autant que par dépit. Lorsqu'elle se retrouve ligotée au pieu de Roger, elle n'arrive pas à se mettre dans la peau de la victime. Après moult discussions et péripéties, le gros méchant loup se métamorphose en gentil toutou. La belle est libérée et peut aller régler ses problèmes familiaux. Tout le monde est content.

Roman noir raté, conversion invraisemblable. En plus la jaquette du livre est si laide qu'elle enlève l'envie de l'acheter. Un moindre mal puisque personne n'a besoin de lire cette histoire.

Robert Beaugard

LE FIGUIER ENCHANTÉ

Marco Micone

Boréal, 1992, 119 p.; 15,75 \$

L'histoire du figuier est très symbolique! Quelques jours avant de quitter son village d'Italie, le jeune émigré planta un figuier au vignoble de son grand-père, qui en prendra grand soin, «comme si c'était toi», dira-t-il à son petit-fils. Le grand-père pratiqua une greffe sur une branche et l'arbre produisit deux sortes de figues, des mauves et des vertes trois fois

plus grosses. Néanmoins, la réalité de l'immigré n'est pas aussi magique. La greffe, avant de faire effet, exige courage et ténacité et ne produit jamais que des fruits hybrides. «L'immigré est tiraillé entre l'impossibilité de rester tel qu'il était et la difficulté de devenir autre. Condamné au changement, il en exerce rarement le contrôle.»

Ce recueil, *hybride* aussi, est un mélange de récits, de faits et de réflexions parfois amères. Ce sont des souvenirs d'enfance qui évoquent le destin d'un village que vide l'émigration, au risque de le voir s'envoler autour du monde. Ce sont les surprises et les difficultés d'adaptation à la vie américaine; tous les immigrants ont des souvenirs de ce genre à raconter! Peut-être l'intégration est-elle plus difficile encore quand le nouvel arrivant est attiré par une communauté de même origine que lui, parfois plus attentive à d'autres intérêts que les siens. Par exemple, la défense des écoles anglaises pour les italophones, qui a semé la confusion entre les membres de familles tiraillées entre trois langues. La solution était-elle d'imposer le français à tous? «Comme toutes les cultures,

celle de l'immigrant englobe des domaines de l'expérience humaine qui ne peuvent être entièrement traduits par la langue et encore moins par une seule langue. Vaut-il la peine de défendre une langue qui ne sert qu'à se défendre elle-même?»

Marco Micone termine ainsi un très beau poème-affiche, intitulé «Speak What»: «Nous sommes cent peuples venus de loin / pour vous dire que vous n'êtes pas seuls». Un seul poème qui raconte maintenant tout un livre.

Monique Grégoire

LA BIÈRE ÉTRANGÈRE

Norman Descheneaux

Balzac, 1992, 185 p.; 18 \$

Un soi-disant immigrant slave, grand buveur d'une bière qu'il brasse lui-même et dont il dé- tient le secret de fabrication, est

assassiné, avec sa femme, dans le village de Potency-en-haut au Québec. Sous le couvert d'une enquête policière, *La bière étrangère* raconte à la fois la xénophobie des Québécois de souche et la haine que peuvent éprouver des Québécois pour eux-mêmes et leur identité sociale. Étrangers dans leur propre pays, les Grab auraient en effet changé d'identité en empruntant un nom slave, choisissant «une peau européenne pour vivre dans un autre temps, une autre culture, parce que ce pays-ci est intégralement inculte».

L'écriture et les thèmes sont, à quelques détails près, les mêmes que ceux des précédents romans de l'auteur, soit l'aliénation de l'individu dans un pays qui entretient l'impudence et la haine de soi, et ce n'est qu'en apparence que le thème de la xénophobie a remplacé celui de la surpopulation et de l'accumulation des déchets de *Rosaire Bontemps*, car l'étranger est aussi de trop, un «pestiféré» qu'il faut éliminer. Fidèle à lui-même, Norman Descheneaux s'en donne à cœur joie, multipliant les figures de style et exploitant des violences de langage, qu'il prête aux habitants. Presque deux cent pages de délire verbal sur un sujet anecdotique, et on ne s'ennuie guère. Quel souffle, bon Dieu! De la vraie folie, dans l'écriture comme dans les propos d'ailleurs, et on pardonne facilement que le roman ne soit pas toujours bien ficelé, puisque l'auteur a incontestablement un ton, un talent très particulier.

François Ouellet

LA COPINE

Yves Boisvert

XYZ, 1992, 143 p.; 16,95 \$

Ce court texte de 143 pages est le délire libidineux d'un être frustré par l'objet/sujet de son désir, *la copine*.

Inlassablement, le narrateur décrit de long en large ses pulsions sexuelles dirigées exclusivement vers cette copine. Malgré l'originalité de ce texte littéraire, ses jeux de mots, son humour, sa prose poétique un peu crue, son style cassant presque rageur donne un ton à la narration qui m'a profondément agacée. Comme le copain de *La copine*, je suis restée sur ma soif d'un coup de cœur littéraire.

Lise Lemieux



**L'EAU BRISÉE /
17 POÈMES DE L'ERRANCE**
Roméo Savoie
D'Acadie, 1992, 82 p.; 10 \$

Après *Duo de démesure* (1981) et *Trajets dispersés* (1989), *L'eau brisée* est le troisième recueil de poèmes du peintre acadien Roméo Savoie, à paraître chez le même éditeur. Ce qui caractérise ce regard posé sur l'immensité d'un paysage entre ciel, terre et eau, c'est la richesse du vocabulaire, nourri par la mémoire des lieux et des êtres vivants: hommes traversant les temps, bateaux échoués ou goélands en vol. Autant de mots bercés par vents et marées, «comme une amoureuse tenace suave permanente» qui se perdent dans les souvenirs et s'effritent inexorablement: «nous sommes ensevelis et beaux [...] / le message s'inscrit et s'efface [...] / les distances demeurent imperceptibles». Vers ces espaces que bêtes et hommes fuient s'inscrivent en creux des années de silence et d'affolement, des rages de bâtir et des angoisses de se dissoudre dans la mort. La langue de Roméo Savoie n'oublie rien du poids désolant de l'ombre, ni de la beauté de l'effroi qui sillonnent ces paysages abandonnés, témoins d'un sentiment de solitude consentie. En revanche, les poèmes de l'errance nous laissent perplexes, à l'écart comme une peinture banale, dont la logique cadencée nous enveloppe et nous échappe sans réussir à nous toucher.

Fabienne Roitel

SILENCE, ON COUPE!
Luc Lussier
Hurtubise / HMH, 1992,
111 p.; 14,75 \$

Le canevas du récit, insolemment étalé dans le sous-titre *Projet-de-lettre-d'un-assistant-cameraman-montréalais-à-son-beau-frère-tourangeau-qui-est-médecin-du-travail-dans-une-centrale-nucléaire-à-Chi-*

non, puise l'essentiel de son ironie dans sa mise en rapport avec l'ordre bref et sémantiquement adverse faisant office d'intitulé. Le lecteur se trouve ainsi abruptement face à l'enjeu polémique du texte: la narration, maintenant une tension constante entre le drame sous-jacent au non-dit textuel et le délire anecdotique qui tente délibérément de le masquer, dénonce par la même occasion les illusions aigres-douces que cultive le personnage principal sur lui-même et son métier.

Robert, assistant-cameraman, est un velléitaire achevé. *Criticailleux* notoire et noceur rompu aux excès du milieu cinématographique, il est acculé pour la première fois de sa vie à une prise de responsabilité déterminante: sa femme, lasse de ses atermoiements, lui laisse six mois pour s'attaquer à l'œuvre constamment reportée. Par l'entremise du narrateur, le personnage se met vaguement au boulot dans un projet de lettre, tributaire de cette *diarrhée verbale* dont on l'accuse volontiers. La critique acerbe de son milieu de travail, des essais de diverses natures (il se fait un lexique personnel des termes cinématographiques, «Le glossaire à Ro-

bert») et des anecdotes, d'un intérêt parfois très relatif, y forment un flot d'images incohérentes, d'où émerge de façon récurrente l'idée, évidemment jamais mise en pratique, de faire un tri de ses souvenirs et d'ordonner le tout.

La narration devient nettement plus convaincante lorsque, délaissant le point de vue restreint de Robert sur son univers, elle s'ingénie plutôt à en évoquer les causes profondes. Le portrait de l'enfance et de l'adolescence de Robert, qui emprunte encore une fois le mode anecdotique et fait le silence sur les émotions du personnage, s'enrichit tout à coup. La révélation de l'influence maternelle sur l'irresponsabilité de Robert tient du coup de théâtre dans cet imbroglio factuel: «La grosse Huguette qui, lorsqu'elle avait à peine trente ans, demandait à Robert, qui en avait presque cinq, de lui promettre de ne ja-

mais l'abandonner et d'être son bâton de vieillesse. La grosse Huguette, à qui Robert ferait payer cher cette promesse qu'elle lui avait arrachée et qui pesait trop lourd sur lui».

Le germe d'une trame psychologique ainsi que l'association mordante des dessous du monde merveilleux du cinéma à ceux, aussi peu reluisants, du personnage de Robert, sans qualité, auraient sûrement gagné à s'imposer davantage.

Anne Cliche

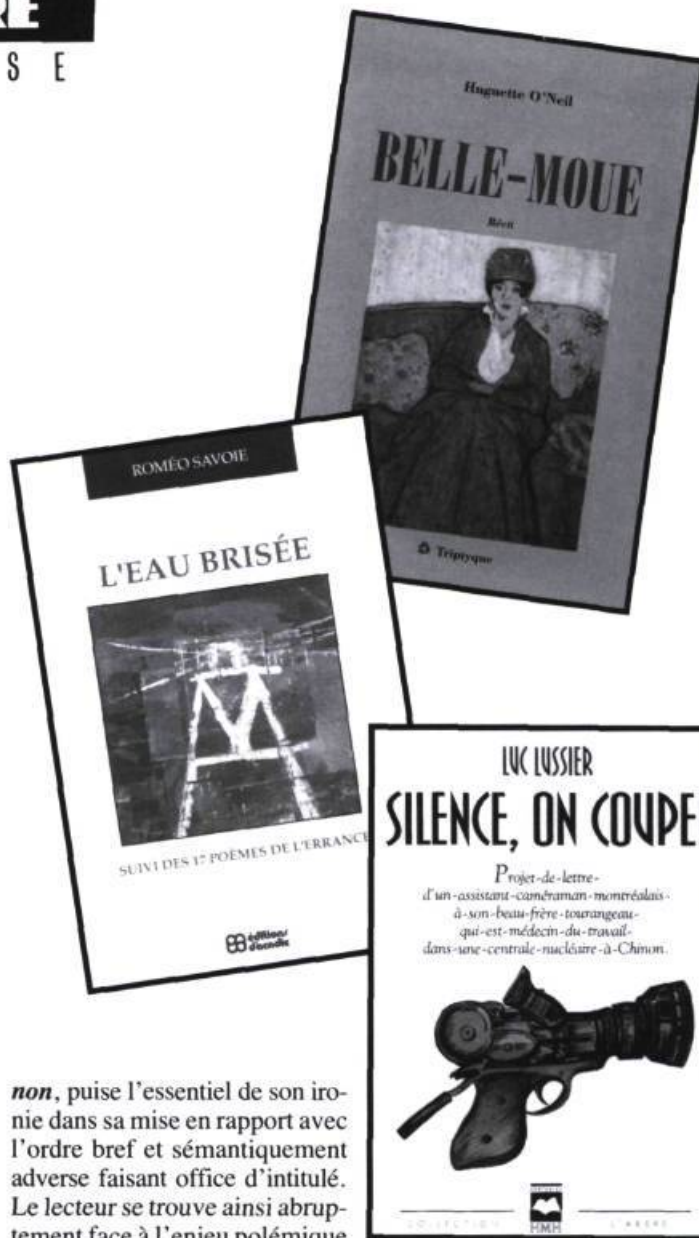
BELLE-MOUE
Huguette O'Neil
Triptyque, 1992, 95 p.; 14,95 \$

À travers les événements entourant la mort de sa mère, une femme se remémore les faits marquants de la vie de celle-ci. Les défauts de la mère sont relevés avec une insistance qui témoigne d'une rancœur dissimulée sous une apparence aimable et attentionnée. Cependant, l'auteure n'explique pas vraiment d'où vient ce ressentiment. La fille en veut-elle à sa mère parce qu'elle a sombré dans l'alcool? Parce qu'elle est dépendante? Pessimiste? Ce récit oscille entre le règlement de comptes et la réconciliation posthume à laquelle on a peine à croire et qui ne mène nulle part, puisque de toute façon la mère est morte et que «*tout est fini [...] il n'y a pas de paradis pas de ciel pas de purgatoire [...] pas de bon Dieu*». Et puis quelle horreur que ce corps de la mère qui devient un «amas de chair, de gras, de viscères». L'auteure se complait dans ce genre de descriptions et ce récit, qui lui permet de se défouler une bonne fois pour toutes, illustre surtout une étape assez commune dans le processus du deuil, alors que le survivant en veut à celui qui l'a quitté.

Louise Vachon

L'IMPOSSIBLE DÉSERT
Michel Muir
Le Nordir, 1992, 109 p.; 25 \$

Ce choix de poèmes tirés de recueils parus entre 1980 et 1988, de *J'adresse aux oiseaux* (1980) à *L'enfant rebelle* (1988), en passant par *L'étreinte des sources* et *Les épées de l'hiver* (1983), nous offre ici quelques-unes des plus ferventes pages de Michel Muir. Ce flori-





lège qui débute par des textes relativement denses, de véritables exhortations à Dieu, aux hommes, à l'amour, se termine par quelques poèmes inédits, dépouillés. Cette partie, «L'écarlate ne cesse de flamber», nous fait découvrir la fragilité bruisante des mots et l'exacte mesure du quotidien: «La lèvre et l'œil et la main / Les noces des humbles choses / Et la moindre parole / Un jardin ému et vrai / le pain comme une blessure».

Mémoire vigilante, à l'occasion exaltée, éprise de solitude, tragique dans l'isolement du cosmos, telle est la force de cette écriture qui tente de nous entraîner dans ses rituels et ses éblouissements. Si parfois une certaine ostentation nuit à la sincérité, notamment dans «Les jardins d'aujourd'hui»: Ô lumière des sources destinées au sacerdoce de l'alchimie [...] / Ô perspectives de la Joie dans la communion des mains», des paroles venues des entrailles de cet *Impossible désert* les font vite oublier: «Ces paroles que je ne dirai jamais et qui meurent sur mes lèvres, sanglots de ma passion des êtres».

Fabienne Roitel

GUANAHANI
Louis Lefebvre
Boréal, 1992, 189 p.; 18,95 \$

Parmi les publications suscitées par le 500^e anniversaire de la découverte de Christophe Colomb, *Guanahani* s'inscrit résolument parmi celles qui veulent montrer qu'il n'y a pas de quoi fêter. Le roman se donne l'allure de la traduction d'un manuscrit trouvé au XVIII^e siècle et la forme de la narration est très bien adaptée à cette mise en scène: un prince des Antilles, le premier «Indien» ramené par Colomb, vingt

ans après l'humiliation qu'a été pour lui cette rencontre avec des hommes qui ne s'intéressaient qu'à ce qui, dans son île, avait pour eux valeur marchande, dicte ses mémoires à un moine auprès de qui il s'est réfugié. C'est l'occasion d'un long soliloque où Atobeian exprime sa haine contre le peuple qui a décimé le sien. «Personne ne l'aurait appris si nous les avions tués, personne ne les aurait regrettés ni n'aurait prié deux fois pour le salut de leur âme! Ils n'auraient été qu'une expédition de plus, perdue corps et biens dans l'océan des tempêtes, et personne n'aurait eu le courage de recommencer, personne, tu m'entends, Bartholomé, personne! Le silence de l'eau se serait refermé sur eux pour toujours et nous aurions été sauvés.»

Si le point de vue adopté est original et le propos pertinent, la situation manque de crédibilité (ce qui ne me gênerait aucunement si le roman n'était pas historique): naïveté et perspicacité ne sont certes pas incompatibles, mais leur dosage est délicat et manque ici trop souvent d'à-propos. Ainsi les réflexions d'Atobeian sur l'écriture, dont il fait à juste titre un instrument de la pensée, sont un peu trop pénétrantes pour qu'on les attribue à un personnage qui, justement, ne possède pas cet outil. Reste que c'est un roman dont la lecture est à maint égard enrichissante.

Hélène Gaudreau

**DES TRACES DE PLEURS
ET DES CHANTS**
Juan-Ramón Mijango Mármol
Écrits des Forges, 1992,
67 p.; 10 \$

Né en 1946, le poète salvadorien Juan-Ramón Mijango Mármol a gagné en 1973 le premier Prix de poésie du Festival de las Flores pour son poème «Canto ceremonial a la ciudad de metapan». Après avoir quitté son pays en 1979, il est journaliste au Mexique, puis trois ans plus tard, il enseigne l'espagnol au Québec. Outre des poèmes, il rédige des articles relatifs à la politique et à la culture pour l'agence Prensa Latina Canada.

Des traces de pleurs et des chants comporte deux volets. Le premier poème, d'une douzaine de pages, intitulé «Définition de patrie», est un chant d'amour blessé adressé à son

Éditions du
NOROÎT
C.P. 156, Succ. De Lorimier
Montréal, Qc H2H 2N6
Tél. et télécopie: (514) 563-1644

NOUVEAUTÉS

<p>Anne-Marie Alonzo Margie Gillis LA DANSE DES MARCHES 12\$</p>	<p>Louise Dupré NOIR DÉJÀ avec quatre tableaux de Nicol Beaulieu 12\$</p>			
<p>ÉCRIRE en atelier... ou ailleurs... ÉCRIRE EN ATELIER... OU AILLEURS Jean-Noël Pontbriand Tous ceux et celles qui s'intéressent à la création littéraire trouveront ici une réflexion des plus pertinentes. 15\$</p>	<p>Louise Larose MORTELLE ET CORPS PERDUS avec cinq tableaux de Oliver Dorfer 12\$</p>			
<p>Jacques Gauthier LES LIEUX DU CŒUR avec un tableau de Michel Dupont 12\$</p>	<p>Mona Latif-Ghattas LA TRISTE BEAUTÉ DU MONDE avec un tableau de Ufémia Rizk 15\$</p>			
<p>Serge Ouaknine POÈMES DÉSORIENTÉS avec sept tableaux de l'auteur 20\$</p>	<p>Collection INITIALE</p> <table border="1"> <tr> <td> <p>Diane Régimbald LA SECONDE VENUE 10\$</p> </td> <td> <p>COLLECTION PREMIERS OUVRAGES initiale</p> </td> <td> <p>Nicole Richard RUPTURES SANS MOBILE 10\$</p> </td> </tr> </table>	<p>Diane Régimbald LA SECONDE VENUE 10\$</p>	<p>COLLECTION PREMIERS OUVRAGES initiale</p>	<p>Nicole Richard RUPTURES SANS MOBILE 10\$</p>
<p>Diane Régimbald LA SECONDE VENUE 10\$</p>	<p>COLLECTION PREMIERS OUVRAGES initiale</p>	<p>Nicole Richard RUPTURES SANS MOBILE 10\$</p>		
<p>Disponibles en librairie et chez l'éditeur</p> <p>Cassette - audio du spectacle ALTERNANCES avec Hélène Dorion Violaine Corradi Denise Desautels Cassette disponible seulement chez l'éditeur 12\$</p>				

lointain pays qu'il évoque ainsi : «La chaude présence / tes rues chargées de souvenirs / de douleur / de sang / de peur / cette peur qui va sortir bientôt de ses limites». On y ressent bien l'amour de celui qui a dû s'expatrier, quitter les siens pour survivre. Le poète parle aussi du retour espéré quoique impossible. Tout ceci éveille «la culpabilité de l'abandon» de celui qui a «échappé au guet-apens».

Treize poèmes composent le second volet, «Questions et autres naufrages». Ils témoignent du déracinement du poète, de sa solitude et de son besoin d'un retour au passé. Sa douleur d'être coupé de l'objet de son désir par le temps et l'espace s'apaise à la lecture du poète péruvien César Vallejo. Mijango Mármol est plus serein aussi lorsqu'il pense à Richmond, terre d'accueil où les gens lui semblent immunisés contre le malheur : «Voyant leurs visages / qui n'ont jamais connu l'amertume / provoquée par l'exploitation et la misère / impitoyables».

La version originale du premier et du dernier poème ouvre et ferme le recueil permettant ainsi au lecteur de se familiariser au rythme et à la musicalité de la langue espagnole et de bien ressentir la nostalgie d'un homme d'ailleurs qui regarde le monde à partir du Québec contemporain.

Sylvie Beaupré

GALIA QU'ELLE NOMMAIT AMOUR

Anne-Marie Alonzo
Trois, 1992, 109 p.; 19,95 \$

L'immobile (l'Hexagone, 1990) nous avait présenté Galia sous un voile de mystère, comme irréelle, presque insaisissable; nous soupçonnions sa présence, intense mais incertaine, dans la vie de l'auteure. Cette esquisse aurait pu nous introduire dans son dernier livre qui n'est qu'un incessant chassé-croisé entre Galia (Amour) et Elle (l'auteure). Mais nous nous posons tou-

jours la même question : quand pourrions-nous enfin rejoindre Anne-Marie Alonzo dans ce monde imaginaire, qui est tentative de maîtriser un constant duel entre le corps immobile et un corps qui se voit volant, entre le besoin d'amour et l'impossible réalisation du désir, entre un instant de ferveur et la fureur des minutes suivantes, entre ces personnages dont on ne sait plus s'ils sont fictifs ou réels, multiples ou confondus en une seule personne? Les mots nous perdent, ils ne suffisent pas encore à nous introduire dans cette vie à la fois immobile et intense qui habite l'auteure et dont elle nous parle depuis longtemps.

Le texte semble se développer hors de tout contrôle, comme s'auto-crétant, ne reposant sur aucune des règles habituelles de développement. Les noms de Galia et d'Elle se perdent dans un désert anonyme, dans une poursuite mutuelle de tendresse, de reconnaissance, d'amour, les lunes seules marquant le temps passé sous la tente.

Faut-il croire que tout cela n'est que symbole d'une réconciliation impossible entre un corps qui ne répond jamais et

une âme vivante qui en reste prisonnière? Puis tombe le doute sur toutes les interprétations possibles devant des textes difficiles à saisir et qui pourtant nous interpellent!

Monique Grégoire

TU ATTENDS LA NEIGE, LÉONARD?

Pierre Yergeau
L'Instant même, 1992,
143 p.; 16,95 \$

C'est autour d'une quête de la mémoire — celle d'une enfance en Abitibi — que se compose le très beau livre de Robert Yergeau, *Tu attends la neige, Léonard?*. À la façon d'une mosaïque, les brefs chapitres qui le constituent sont autant de fragments du passé, débris épars que le narrateur exilé à Montréal — et dans l'âge adulte — entreprend de réassembler.

L'entreprise est marquée du sceau de l'ambiguïté : soumise

aux aléas de la mémoire (l'Abitibi n'est-elle pas «le bout du monde et de l'oubli»?), l'exigence d'exactitude va se doubler, dans un mouvement aussi bien réfléchi qu'irrépressible, de l'inséparable de toute écriture, l'invention...

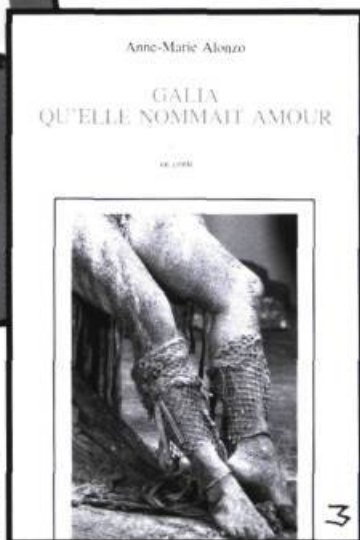
Allant et venant de l'instantané, de facture réaliste, au monde sensuel et magique de Léonard, le frère mongolien; de l'évocation succincte d'un paysage au bord de l'évanouissement, jusqu'à d'irrésistibles et fascinants passages, celui où il nous fait voir l'un des enfants qui s'apprête à basculer dans le sommeil. Sur l'Abitibi, encore, il dira qu'elle est peut-être ce lieu au-delà de quoi «il y a les limbes, la grande matrice universelle». Dans le livre de Pierre Yergeau, on trouve les vertus de l'adage qu'un Chinois de la buanderie traduit à l'intention de Léonard : «Le fou... se croit éveillé, et le sage... le sage ne peut se réveiller...»

Lucie Bélanger

LES TEXTES POÉTIQUES DU CANADA FRANÇAIS 1606-1867 VOL. 5, 1850-1855
Sous la dir. de Yolande Grisé et de Jeanne d'Arc Lortie
Fides, 1992, 780 p.; 69,95 \$

Les textes poétiques, fruits d'une sensibilité particulière, d'une disposition attentive aux soubresauts du soi et du monde, sont l'une des voies royales qui permettent, ici aux Québécois et Canadiens français d'aujourd'hui, de se resituer au cœur de leur mémoire. Dans le présent essai, un travail colossal, qui a consisté à compiler les textes versifiés publiés dans les revues et journaux de l'époque, (1850-1855), Yolande Grisé et Jeanne d'Arc Lortie, aidées de Pierre Savard et de Paul Wyczynski, ont réussi avec une rare intuition et beaucoup d'intelligence à ne pas imposer leur jugement à l'histoire. L'aventure appartient au lecteur; à lui de juger quels sont les passages les plus représentatifs de l'époque ou les plus significatifs pour lui-même.

Sur le plan de l'histoire notamment, «l'ambivalence» d'Octave Crémazie est une évidence que les auteures n'ont pas manqué de souligner dans leur introduction. À la suite d'une insulte infligée par un gouverneur anglais, sir Edmund Head, la volonté de compromis et d'al-



liance que Crémazie avait manifesté jusqu'alors envers l'Anglais se métamorphose en une francophilie effrénée et nostalgique qui le poussera, comme on le sait, à se jeter dans les bras «oubliés» de la mère patrie. D'ailleurs, Crémazie ne fut pas le seul à s'être laissé tenter par la fornication: Adolphe Marsais, fraîchement débarqué de sa France natale, verra dans une telle alliance la naissance d'un nouveau peuple, l'Anglo-français.

Au-delà des questions politiques, les textes laissent entrevoir la profonde nostalgie du peuple canadien-français. Le retour aux sources, empruntant le corridor gréco-latin, cherche avant tout le pilier de sa foi française: l'oubli des racines est perçu comme la mort de l'identité.

Parmi les textes anonymes, beaucoup consacrent les valeurs traditionnelles et l'expérience du quotidien. La naïveté versifiée, fondement de leur construction, n'en caractérise pas moins notre mémoire collective et, encore là, la place qu'on leur accorde dans cette série, qui sera composée de douze volumes recensant tous les textes poétiques des années 1606 à 1867, témoigne de l'ouverture de l'ouvrage. Ceux qui s'intéressent à la mémoire lyrique des francophones au Canada ne pourront que saluer, comme moi, cette entreprise d'éclaircissement.

Ivan Bielinski

PUIS-JE DANS LE RÉEL M'ÉVADER?

Denise La Frenière
VLB, 1992, 97 p.; 14,95 \$

«L'homme sait-il à ce point ce qui l'accule au pied du mur? Puisqu'il lui est possible à présent d'arrêter la naissance, n'arrête-t-il pas, par le fait même, la mort? [...] Entre un monde meilleur et l'enfer, la vie reste figée, comme un tatouage.»

Une femme seule, pratiquant son métier de tatoueuse dans un local loué au centre-ville de Montréal, est troublée par le suicide de son amant. Tous ses efforts tendent à maintenir un *statu quo* fragile entre l'évidence éclatante de sa propre survie et l'irréparable fêlure qui la fait renaitre à la solitude initiale de l'être. L'homme s'est donné la mort parce que «le seul regret qu'il ait connu c'est de n'avoir été femme. La mort était son



seul espoir de connaître la mise au monde». Poursuivant sur ses traces la pratique du tatouage, le personnage féminin établit par la même occasion le rituel d'un vide existentiel, où les aléas de la génétique et la variété des comportements sexuels deviennent autant de marques et d'expressions corporelles de la renonciation aux différenciations et aux identités bien établies. Le non-lieu, la régression, le retour à l'absence de frontières dominant le texte: «Je ne voudrais rien y changer. Garder intact le moment présent. Qu'il n'y ait rien en arrière et rien devant. Comme dans le ventre de ma mère. Je m'y recroqueville et m'y laisse glisser».

Le local, où défilent de nombreux clients anonymes, sera éventuellement visité par des malfaiteurs, obligeant la tatoueuse à repartir à neuf dans un local vide et blanc. Cet état de choses, semblant symboliser la contingence du vide et son acceptation, débouche sur la rencontre de Julien, homosexuel, et de Fabien, bisexuel, dont elle tombe amoureuse. L'émergence d'un triangle amoureux scelle une nouvelle entente d'indétermination, que fait bientôt éclater Fabien en posant un choix décisif en faveur de son amant. La narratrice, blessée, se convainc alors de la possibilité de s'évader du réel, bien que ce dernier s'impose à elle dans sa décision de ne pas le vivre.

Je dois avouer que ce récit m'a laissée fort perplexe, ne serait-ce qu'à cause du type d'écriture, à tendance lyrique, qui use de la rime pour donner une cohésion un peu factice à un texte aux motivations plus nébuleuses que réellement symboliques. Le propos est, dans son ensemble, fort sibyllin et les per-

Cap sur l'Acadie

ROMAN

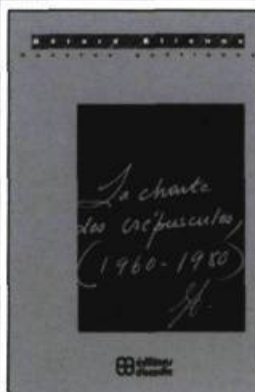


Oasis
Charles Pelletier

Un récit de voyage de Delhi à Bombay qui nous initie à la culture indienne. «Il a l'oeil américain et comprend dès lors que l'Inde cache dans ses replis des trésors fabuleux. La conscience d'être».

139 p.
14,95 \$

POÉSIE

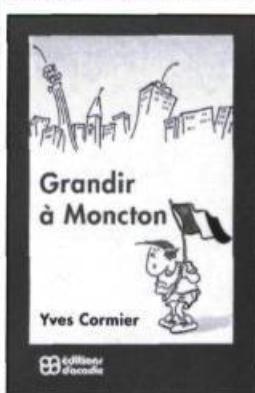


La charte des crépuscules
(1960-1980)
Gérard Étienne

Gérard Étienne désire ici «montrer la pertinence de l'énonciation poétique dans une démarche d'écriture constamment branchée sur un imaginaire qui explore les mille et une facettes du réel haïtien».

225 p.
19,95 \$

JEUNESSE



Grandir à Moncton
Yves Cormier

Où trouver sa place dans ce monde lorsqu'on est Acadien et qu'on ne cesse de nous répéter que l'Acadie, ça n'existe plus depuis 200 ans? Voici les péripéties d'un jeune Acadien qui n'a pas froid aux yeux et qui se lance à la recherche de son identité.

214 p.
11,95 \$

PLEIN AIR



Le guide des sentiers de randonnée du N.-B.
Marianne et H.A. Eiselt

Ce guide, abondamment illustré, décrit à l'aide de nombreuses cartes détaillées et pratiques, la localisation exacte, les distances, la durée des parcours et les caractéristiques propres à chaque sentier.

232 p.
9,95 \$

Dans toutes les bonnes librairies

éditions d'Acadie

C.P. 885, Moncton (N.-B.), E1C 8N8
Tél. : (506) 857-8490 Téléc. : (506) 855-3130

sonnages, évanescents, semblables à des fantômes errant dans les limbes d'un réel mal assumé, ne font qu'accentuer cette impression. La tentation du langage philosophique, mal à propos dans un contexte aussi peu propice à une quelconque surdetermination, vient en dernière analyse affaiblir le texte plutôt que lui redonner de la vigueur.

Anne Cliche

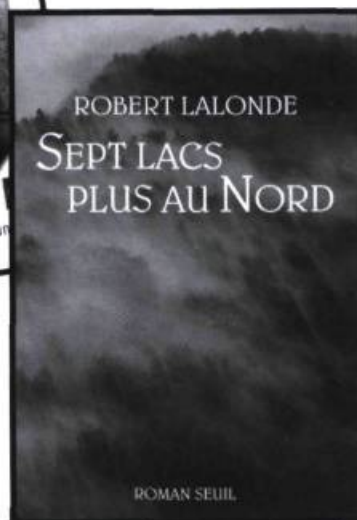
LA VIE FACILE

Brian Doyle
Pierre Tisseyre, 1992,
179 p.; 7,95 \$

Hublo (son véritable nom est Hulbert) est contraint de déménager. Sa mère adoptive (car son père et sa mère sont morts écrasés par un tramway, lorsqu'il est né) et lui déménagent donc à l'Abri d'Urgence d'Uplands, pour cause de pauvreté. À sa nouvelle école secondaire, les jeunes qu'il fréquente sont riches et «bollés», alors pour lui qui vivait si modestement, c'est tout un changement! Il travaille chez la «vieille dame» avec qui il entretient une certaine complicité. Il lui fait la lecture et lui apprend quelques acrobaties. Il a une amie, Fleurette, qui habite, elle aussi, à l'Abri d'Urgence d'Uplands. Et c'est au fil de son adolescence que Hublo se rend compte que la vie n'est pas si facile!

La vie facile, une série d'anecdotes vécues par un adolescent. Après avoir lu ce livre, vous découvrirez qu'un lien s'est établi entre vous et Hulbert (le personnage principal). Vous vous apercevrez que tout au long de votre lecture, vous avez su l'écouter, le comprendre et l'aimer. Car il vous a confié une partie de son vécu, un peu de sa vie: familiale, amoureuse, sociale. Bref, de sa vie en général! En terminant, je vous conseille ce livre pour le personnage attachant qu'est Hulbert et aussi pour tous les secrets qu'il vous racontera.

Élodie Adam-Vézina, 10 ans



SEPT LACS PLUS AU NORD

Robert Lalonde
Seuil, 1993, 157 p.; 22,95 \$

Non, Robert Lalonde n'est pas que le méchant dans le téléroman *Marilyn*. Il n'est pas qu'un homme de scène non plus. Il commence à devenir quelqu'un de vraiment important dans la littérature du Québec.

Dans *Le dernier été des Indiens*, paru en 1982, Kanak, un adolescent mowhak initiait Michel aux mystères de l'eau, de la terre, du feu et de la chair. C'était le dernier été avant le départ définitif de Michel pour le collège et le monde des Blancs.

Dans *Sept lacs plus au nord*, quand la pinède s'enflamme à Oka, ce passé remonte à la surface et Michel est attiré vers le village, à la recherche de l'ami entraperçu aux actualités du soir. Il y trouvera plutôt sa propre mère, Angèle, qui l'attend avec un message de l'ami réfugié en forêt, sept lacs plus au nord. C'est ce voyage même, accompli par la mère et le fils, qui constitue la trame du roman: voyage initiatique, en quête de l'Indien et aussi des racines métissées de Michel, poursuite du passé mais également poursuite terriblement actuelle des voies et

première personne du singulier: «Je suis devenu l'homme / qui ne rime à rien»; ensuite un «nous» très englobant implique le lecteur dans une quête de liberté absolue qui se révèle vite impossible; enfin la première personne du singulier revient et pose un verdict: «clandestinement et sans retour, / j'irai jusqu'où se cache / toute certitude.» Dans «Ensemble et seuls», le deuxième volet, c'est au tour du poème et de la poésie de se voir qualifiés: «La poésie est manifestement / à la recherche d'un interlocuteur». Tout est alors en place pour plonger dans le vif du propos, «Le réel comme outrage», la troisième partie, où s'opère un rejet du réel et une chute dans l'imaginaire qui va en s'accroissant pour culminer dans la quatrième et dernière partie, où se pose à nouveau la question «Qu'est-ce que la poésie?» Celle d'Yves Roy se construit simplement, sans contourner les règles de la syntaxe et de la ponctuation, nous offrant au passage, des images d'une beauté rare.

Marc Proulx

CES ENFANTS D'AILLEURS T. 1, MÊME LES OISEAUX SE SONT TUS

Arlette Cousture
Libre Expression, 1992,
600 p.; 24,95 \$

Après *Les filles de Caleb*, Arlette Cousture délaissant la veine québécoise nous offre *Ces enfants d'ailleurs*. Nous sommes d'abord en Pologne pendant la Deuxième Guerre mondiale. Nous y suivons une famille de Cracovie au cours des événements qui ont marqué cette sombre période. Les hostilités terminées, «ces enfants d'ailleurs» choisissent de s'établir sous des cieux plus cléments et décident de quitter le sol européen pour le Canada. À travers cette histoire, Arlette Cousture veut nous sensibiliser aux problèmes des néo-Canadiens. Comme elle l'explique en préface, l'idée de ce roman lui est venue de son enfance. Son père œuvrant dans le domaine de l'immigration, elle a côtoyé de nouveaux arrivants et, dès son jeune âge, elle prend conscience de leurs conditions de vie. L'action se passe dans les années 40 et 50. Sa véracité tient aux nombreuses recherches effectuées par l'auteure, aidée de son con-

des moyens du dialogue entre des personnes ou des communautés qui se perçoivent comme différentes. Michel, qui appartient sans équivoque à la société blanche, ne peut ni ne veut renier la part d'Indien en lui.

Un très beau récit, largement autobiographique, qui répond, à ce moment de notre histoire, à un besoin impératif.

Robert Beauregard

LE POÈTE JETÉ AUX CHIENS

Yves Roy
Les Herbes rouges, 1992,
74 p.; 9,25 \$

Il s'agit de la première œuvre d'Yves Roy, début prometteur. *Le poète jeté aux chiens* se compose de cinq parties de douze à seize pages chacune. Le lecteur y est amené à voir par les yeux et le corps du poète. Premier volet, «Celui qui se voit lui-même» est un regard sur le poète, d'abord seul, parlant à la

joint. Fait à signaler, la musique est omniprésente tant au niveau de la narration que de la structure. Le récit, divisé en six temps encadrés d'un soupir et d'une pause, se déroule sur un fond sonore de piano et de violon. Malgré un style qui semble vouloir émouvoir à tout prix, l'auteure réussit à captiver le lecteur. Son écriture se révèle d'une grande efficacité et prouve sa maîtrise. Souhaitons une télé-série inspirée de ce roman, qui sera sans aucun doute, une fois encore, un succès de librairie.

Diane Gauthier

L'UN ET L'AUTRE
Jean-Yves Thérberge
Noroît, 1992, 64 p.; 10 \$

Dans le creux des reins, au bord des lèvres et dans l'ombre du temps vieillissant, Jean-Yves Thérberge puise à la source d'une poésie simple, chaude et réconfortante. Introduites par des exergues et illustrées d'acryliques de Roger Alexandre, les trois parties de ce recueil composent un tout soyeux comme les seins «si doux que rêvés», fragile comme la promesse du jour; *L'un et l'autre* s'enroule autour des mots, tel l'escargot sécrétant sa coquille de solitude. Un seul émoi étreint ce couple soumis à l'éternité, qui vibre d'un amour parfois narcissique, patiemment distillé par ces «mots [qui] vacillent dans le silence du temps qui dépose les scories des paroles inutiles au



fond de la mer». La poésie de Jean-Yves Thérberge trouve ici refuge dans le lit odorant et sensuel de la vie et ce, malgré les quelques frissons nostalgiques qui la traversent et prennent alors les allures d'une prière: «Mais quand dites-moi / va finir enfin / cette troublante quête de l'autre». Sans extravagances ni larmoiements inutiles, sa poésie nous convie à partager le bonheur des uns et des autres. Tout en se penchant sur «la plaie vive du monde» et faisant écho à la mémoire, elle n'en demeure pas moins apaisante. «Et quand arrive le soir, le temps de quitter le long sanglot d'espoir qui roule d'une génération à l'autre, chacun s'agrippe au souvenir d'une caresse, furtive tendresse.»

Fabienne Roitel

JAKE
L'ENVOL DU ROBOT
Roger Delisle
VLB, 1992, 258 p.; 18,95 \$

«Ses confrères le surnomment le robot. Froid, sans scrupules. C'est un Québécois d'origine qui vit aux États-Unis depuis dix ou quinze ans. Toute sa vie, il a été mêlé à toutes les bagarres imaginables. Soldat au Vietnam, membre des Hell's Angels, il a participé à plusieurs opérations de cassage de bras et aux meurtres les plus crapuleux. Selon mes sources, c'est un agent très efficace. Dur, mais efficace.»

Jake Kordic est un homme traqué. Non seulement a-t-il saboté sa dernière mission consistant en la destruction explosive de LG2, mais pour s'assurer que son refus d'obéir était suffisamment clair, il a tué son chef de station à New York. Maintenant, pour se faire oublier par ses employeurs américains, Kordic retourne se terrer au Québec. Mais son affront n'est pas aussi facilement pardonné. Trois chasseurs de primes se lancent à ses trousses et la traînée nauséabonde des cadavres d'êtres chers au délateur ne cache rien de leurs intentions. La saison de la chasse est ouverte et la proie est humaine. Jake le robot en appelle à tous ses instincts de mercenaire pour déjouer ses poursuivants et sauver sa peau.

Si la lecture du roman *Le mercenaire de LG2* dans lequel Roger Delisle nous présentait l'espion québécois n'est pas né-

cessaire pour comprendre et apprécier *Jake, l'envol du robot*, si le suspense et la surprise ne nous attendent pas à chaque page, la rareté du roman d'espionnage dans notre littérature et la curiosité nous invitent fortement à lire *toutes* les aventures de Jake Kordic.

Ericka Tabellione

TOUT CELA
François de Cornière
Le Dé bleu / Écrits des Forges
L'arbre à paroles, 1992,
126 p.; 12 \$

François de Cornière est sans doute une figure charnière et originale dans la mouvance de la poésie intimiste: ses instantanés puisent à travers l'observation du quotidien et le souvenir, s'efforçant par ce détour, de réconcilier le présent avec la mémoire. Transpire alors l'étonnante fraîcheur de mots arrachés furtivement aux pages d'un carnet de notes: «Peut-être aussi la pluie / ses reflets sur la route / la silhouette d'un cycliste / en danseuse qui peinait / qui peinait dans la grande montée».

Pour le poète, le monde réel est authentique: il n'existe pas à titre provisoire. C'est un ancrage sûr et définitif qui confronte le caractère artificiel du travail sur les mots. En s'attachant à la justesse de l'évocation, le poète est interpellé au cœur du langage: un nouveau réel se construit, sous forme d'énigmes, remettant ainsi en question la véracité de la vie même: «Si j'écris tous ces mots simplement [...] / c'est ▶

Jeunesse-Pop - L'imagination en tête



LE JOUR-DE-TROP

Joël Champetier
112 pages * 7,95\$

Le Jour-de-trop, il n'y a plus de lois... tout peut arriver; ce n'est pas le bon jour pour débarquer en ville lorsqu'on est un jeune paysan.



LES MOTS DU SILENCE

Johanne Massé
128 pages * 7,95\$

Communiquer avec autrui lorsqu'on est sourde et muette, c'est comme essayer de parler à un extra-terrestre...



LA BIZARRE AVENTURE

Francine Pelletier
128 pages * 7,95\$

Sainte-Dorothée est une banlieue fort tranquille... sauf quand on fréquente un voyageur temporel venu du futur!

ÉDITIONS PAULINES

EN VENTE CHEZ VOTRE LIBRAIRE

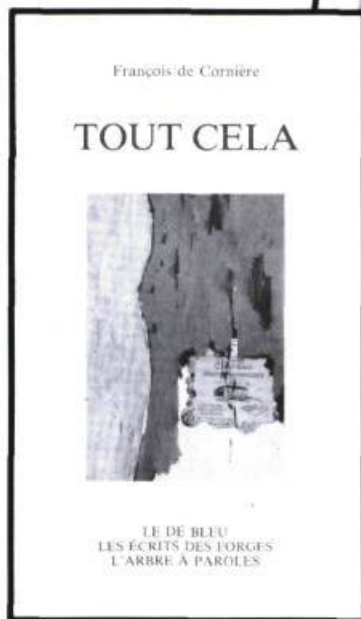
que rien aujourd'hui / ne me rapproche mieux / de l'histoire de ces choses / que ces seules choses écrites [...] / venues comme un écho / percuter le grand mur de l'oubli [...]. Ce plongeon pictural est source d'illuminations surprenantes, dans lesquelles l'évocation panoramique rencontre la création littéraire. Ce choc entre les mondes dévoilent alors un pan du réel, dissimulé dans l'essence même de l'homme: «Aujourd'hui je retrouve cette image / verticale immédiate / qui plonge dans mon poème / rieur comme l'été».

Sur le strict plan poétique cependant, la poésie de François de Cornière surnage dans une espèce de prétexte; un pré-langage inférieur et antérieur à la poésie même. Souvent le poète ne parvient pas à s'extirper du piège dichotomique entre les réalités qu'il confronte, avec, comme première conséquence, cette stagnation aux portes de la poésie. Le texte final n'a pas franchi le fossé qui sépare le carnet de notes de l'œuvre accomplie: «Et je ne voudrais pas écrire que j'écris / Mais au contraire le faire oublier / en écrivant». Malgré cela, la poésie de François de Cornière marque un pas considérable sur un certain intimisme nombriliste, refermé sur lui-même: elle tend la main à l'autre et cherche à le rapprocher, lors de l'exercice de la réflexion (pensée/reflet). À défaut d'être un acte, elle est témoignage. Mais combien précieux, puisqu'il permet au lecteur de comprendre et d'observer une démarche de création — chose malheureusement rare de nos jours.

Ivan Bielinski

LA TRÈS NOBLE DEMOISELLE
Louise Simard
Libre Expression, 1992,
199 p.; 19,95 \$

Louise de Ramezay, «la très noble demoiselle», est issue de la célèbre famille qui a donné



de Ramezay avait-elle vraiment une conscience aussi aiguë de son désir de liberté? Peu importe! Il est clair que l'auteure a délibérément donné à son roman historique le ton du discours féministe... avant la lettre!

Lise Lemieux

NOUVEAUTÉS D'HIER:

Louis Hémon: Oeuvres complètes I

Deux romans (*Colin-Maillard*, et *Monsieur Ripois et la Némésis*, Grasset, 1924, 1950) ainsi que les huit nouvelles de *La belle que voilà...* (Grasset, 1923) constituent ce premier tome des œuvres complètes de Louis Hémon (Guérin, 1990). Aurélien Boivin présente et annoté ces textes composant la majeure partie de l'œuvre londonienne de l'auteur du célèbre *Maria Chapdelaine*. Le tome II contiendra les *Récits sportifs* ainsi que les *Lettres à sa famille* et *Batling Malone, pugiliste*. Des nouvelles, des lettres inédites, le roman *Maria Chapdelaine* et un récit de voyage seront regroupés dans le dernier tome.

L'annotation vise en particulier à nous instruire sur les quartiers ouvriers londoniens du début du siècle que Louis Hémon a fréquentés. De ces quartiers misérables où se confrontent les immigrés juifs, écossais, etc., il réussit avec des portraits brefs et des descriptions colorées à nous faire ressentir la désolation et le désespoir. Ainsi *Colin-Maillard* prendra fin sur ces paroles cyniques du héros qui, après avoir

brisé le cou d'un patron méprisant et alors qu'il est encerclé de policiers, s'exclame: «On va rire!»

Les nouvelles, dont plusieurs se terminent par le suicide du personnage principal, nous procurent les meilleurs moments de lecture soit par la précision du cadre de l'anecdote, soit par le traitement fugace mais toujours judicieux des personnages. S'y lisent déjà la lutte de l'individu contre le destin collectif, le rejet d'une modernité indifférente et du progrès inhumain, thèmes que le succès de *Maria Chapdelaine* viendra consacrer. ●

Claude Lamy

Alain Gagnon: Gro\$ lot

Le petit roman d'Alain Gagnon, *Gro\$ lot*, paru en 1991 (JCL), débute avec une bonne idée: comment expliquer l'avarice et la dureté d'un nouveau millionnaire. Cependant, le récit ressemble fort à l'illustration de la page couverture, c'est clinquant et peu subtil. Un narrateur témoin livre sa recherche afin de reconstituer la vie de ce despote, ancien souffre-douleur des gens du quartier, ce qui lui permet d'intervenir régulièrement dans le récit. Les personnages sont intéressants quoique généralement très caricaturaux, comme Iris Murdoch, cette «Mata-Hari» «fréné[ti]que éso[te]ri[que] et éro[ti]que».

Ce quatorzième ouvrage d'Alain Gagnon n'est pas un «grand» roman, dans tous les sens du terme, mais il confirme l'adage selon lequel il vaut mieux être riche, en santé et aimé que pauvre, malade et délaissé. Avis aux intéressés de la loto! ●

Angèle Laferrière

Louis-Bernard Robitaille: La république de Monte-Carlo

La république de Monte-Carlo (Denoël, 1990) est un roman de politique-fiction. Dans ce récit, qui commence comme la relation d'une histoire d'amour, Paris est devenu le siège d'un gouvernement totalitaire et il ne reste plus guère de zones libres que dans la république de Monte-Carlo (Nice, Cannes, Marseille, Toulon,...). La zone A, Cannes et Nice, abrite les privilégiés de la finance, des affaires et des magouilles qui rapportent gros; du côté de Marseille, la zone B, la plus po-

puleuse, est celle de l'industrie, des bas salaires, du travail pénible; la zone C, enfin, est celle des paumés, des sans-papiers et des sans-travail. Un enfer dont on ne ressort jamais. Voilà la toile de fond d'une histoire qui somme toute coule bien, se lit rapidement, mais est malheureusement affligée du syndrome Big Brother, cette manie qui consiste à dépendre l'avenir sous les plus noirs auspices. Mais le plus désagréable, dans *La république de Monte-Carlo*, est que les personnages jamais n'émeuvent ni ne touchent le lecteur. ●

Francine Bordeleau

Marc Chabot:
N'être rien

Le Loup de Gouttière propose, sous le titre *N'être rien*, des poèmes de Marc Chabot, accompagnés d'illustrations de Bruno Bazire. D'entrée de jeu, il faut souligner la qualité de la présentation de ce recueil. Il est malheureux que la poésie de Marc Chabot ne réponde pas à notre attente. L'auteur y fait, ici et là, des réflexions plutôt adolescentes, plus ou moins ordonnées dans des constructions esthétiques douteuses et maladroitement: «Le monde doit cesser d'exister / Le monde saigne en moi / Le monde est une plaie ouverte dans mon âme».

L'imagerie facile et déconcertante illustre une sorte d'immaturité qui, parfois, apparaît comme une lutte entre l'enfant et l'adulte, celui-ci aux prises avec une «masculinité» à peine définie.

L'intérêt du recueil pourrait tenir dans une certaine expression de la difficulté des rapports amoureux (masculinité / féminité), de la question de l'identité (l'espace intérieur) et de l'espace politique à définir (l'espace extérieur). Une parole poétique pourrait naître là... ●

Françoise Cantin

Yves Boisvert:
La balance du vent

Avec son rythme percutant et ses vers à mi-chemin du lieu commun et de la rage, la poésie d'Yves Boisvert va au-delà de la transformation du réel: elle le réduit en charpie.

Dans ce long poème (Noroît/Le Dé bleu, 1992), l'Homme est secoué par des éclairs avant de choir dans le dérisoire: se catapultent lieux communs et ré-

flexions à saveur militaire. L'univers entier semble le moteur de la rage du poète: «à force de manger de la bouillie / de regarder la télévision / les enfants sentent le pétrole».

Ce choix de perspective poétique traduit l'approche d'Yves Boisvert: le réel n'est pas un corpus littéraire attendant la grâce transformatrice du poète — lequel pourra s'en affranchir par la suite — ni le moment sacré d'une thaumaturgie intime ou philosophique/phale. Il doit plutôt être considéré comme un navire de guerre en béton armé, point de mire du poète kamikaze. Avec Yves Boisvert, la poésie est une tempête mécanique à la recherche d'un calme illusoire dont le poète se moque en définitive: «Voilà des mots entendus / avant que la cendre me plombe les ailes / avant que la farce m'ait tué de rire». À lire à voix haute. ●

Ivan Bielinski

Simone Chaput:
Un piano dans le noir

De nouveau lauréate du Prix *La Liberté* (1992) avec ce second roman (Du Blé, 1991), Simone Chaput se distingue parmi la nouvelle génération d'écrivains francophones de l'Ouest canadien. Dans *Un piano dans le noir*, le cadre de *La vigne amère* (Du Blé, 1989), la Sologne française, fait place aux tonalités plus locales du Saint-Boniface natal de la romancière. Mais le traitement de la thématique universelle de l'apprentissage réussit à transcender le familier, à l'imprégner d'une profondeur, qui nous rejoint à la manière d'une sonate exécutée en sourdine au long de la lecture.

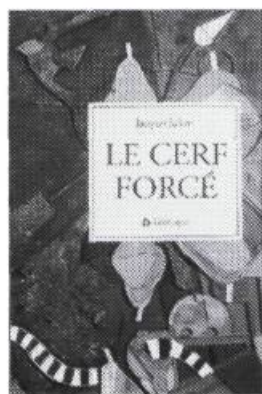
On sent chez la romancière un plaisir indéniable d'écriture que trahit un style abondant, touffu, empreint de réalisme. On remarque également la symétrie astucieuse de la trame narrative: la musique, cette forme d'art qui fait appel à l'imaginaire, au dépassement, à un espace de rêve, s'élève pour dénoncer à sa façon la désagrégation familiale et sociale, la perte omniprésente d'idéaux qui minent d'avance toute tentative d'épanouissement.

Là où le texte convainc moins, c'est dans les digressions anecdotiques (trop accolées au réel) qui apportent peu aux enjeux de la quête. ●

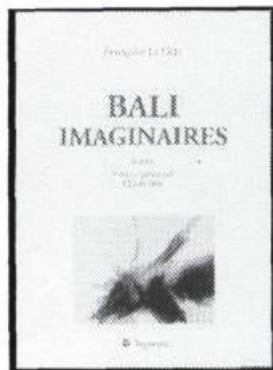
Cecilia Wiktorowicz

**T R I
P T Y
Q U E**

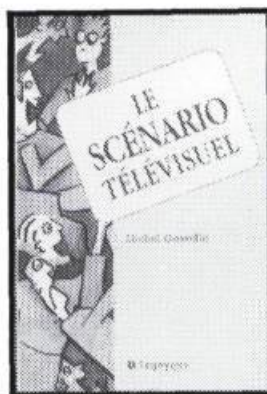
C.P. 5670, SUCC. C, MONTRÉAL (QUÉBEC) H2X 3N4
TÉL.: (514) 524-5900



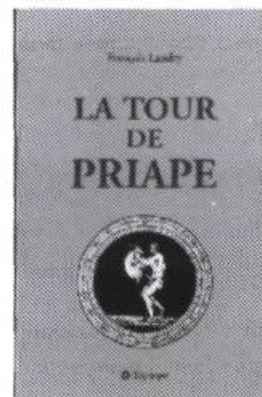
Jacques Julien
LE CERF FORCÉ
(fragment d'un récit)
171 p., 15,95 \$



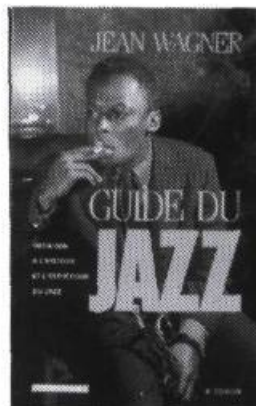
Françoise Le Gris
BALI IMAGINAIRES
(poésie)
Dessins et peintures de
Claude Blin
64 p., 14,95 \$



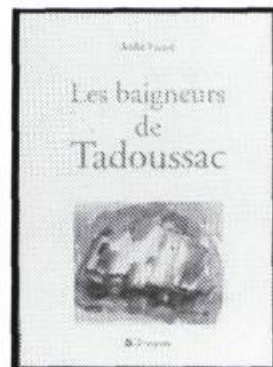
Michel Gosselin
**LE SCÉNARIO
TÉLÉVISUEL**
(essai et fiction)
181 p., 17,95 \$



François Landry
LA TOUR DE PRIAPE
(conte érotique)
88 p., 13,95 \$



Jean Wagner
GUIDE DU JAZZ
Initiation à l'histoire
et à l'esthétique du jazz
4^e édition remise à jour
Coédition Triptyque/Syros
248 p., 19,95 \$



André Ricard
**LES BAIGNEURS
DE TADOUSSAC**
(récit poétique)
53 p., 12,95 \$